

Lettre de Paris

LE PRIX GONCOURT. — LOUIS LE CARDONNEL
LITTÉRATURE FRANCISCAINE

Voici venu le temps où le monde littéraire s'agite autour de l'Académie Goncourt. Son prix annuel trouble les veilles et le sommeil des jeunes auteurs et tient en haleine, pendant plus de trois mois, chroniqueurs, courriéristes, échetiers, titulaires de rubriques. Eloges, critiques ou épigrammes ne tarissent point, selon que s'expriment de jeunes espérances ou d'anciennes déceptions. Et, pendant ce temps, les malins intriguent à qui mieux mieux. Quant aux Dix, ils ont fort à faire pour se défendre des sollicitations, des manœuvres et des indiscretions qui les assaillent. Et comme on comprend bien leur prudente réserve. C'est la sagesse même de ne laisser dans leur parole transpirer la moindre indication. Car leur décision a dans la république des lettres un retentissement considérable ; leur choix, ratifié ou non par l'opinion, ne laisse jamais le public indifférent. Plus sûrement que d'autres récompenses académiques ou faveurs de mécènes bien rentés, il conduit un homme de l'obscurité à la lumière. Il ne donne pas le talent, il l'affirme et le consacre. Et il n'y a plus un romancier à ses débuts qui n'ambitionne d'être l'heureux lauréat ; il n'y a pas un éditeur, soucieux du renom de sa firme, qui ne s'évertue dans le même sens. Tellement sur la couverture d'un livre, les mots fatidiques « Prix Goncourt » sont devenus garants d'un gros succès de librairie. Et la troupe des candidats grossit de mois en mois et les prosateurs, en phalange pressée, montent à l'assaut du Saint-Graal.

Les Prosateurs. Les poètes, en effet, de par la volonté suprême d'Edmond de Goncourt, sont évincés des libéralités du fondateur. Il ne faut pas croire toutefois que seuls y peuvent prétendre les romanciers. Le testament ne leur réserve en somme

que la priorité. Le texte ne laisse place à aucune équivoque. Il y est dit :

« A l'égard des 5000 livres de rente de surplus, elles seront employées à faire les fonds d'un prix annuel destiné à rénumérer *une œuvre d'imagination*.

» Ce prix sera donné au meilleur roman, au meilleur recueil de nouvelles, au meilleur volume d'impressions, au meilleur volume d'imagination en prose, et exclusivement en prose, publié dans l'année...

» Mon vœu suprême, vœu que je prie les jeunes académiciens futurs d'avoir présent à la mémoire, c'est que ce prix soit donné à la jeunesse, à l'originalité du talent, aux tentatives nouvelles et hardies de la pensée et de la forme. Le roman, dans les conditions d'égalité, aura toujours la préférence.

» Le prix ne pourra jamais être donné à un membre de la Société.

» Dans le cas, mais seulement dans le cas où il y aurait unanimité des dix membres pour déclarer qu'il n'a pas paru dans l'année d'ouvrage digne du prix, ce dernier pourra ne pas être donné et le capital affecté au prix grossira de sa rente celui des années suivantes, bien entendu tant que le prix ne dépassera pas 10,000 francs... »

Voilà qui est net. Maintenant, même en tenant compte des *desiderata* d'un testament, il est bon de ne pas être trop formaliste. Et quoi qu'on dise, si l'on veut se rappeler les noms et l'œuvre des élus à ce jour, il est juste de reconnaître que les académiciens du Grenier ont été fidèles à ces recommandations. Il est à remarquer aussi que, jusqu'à ce jour, les suffrages ne se sont point portés sur une femme. Les Dix seraient-ils anti-féministes ? Ils semblent plutôt s'être dit judicieusement qu'il y avait, en face, *l'Académie* — c'en est une — de la *Vie Heureuse* pour accorder aux consœurs ses sympathies.

Aux dîners d'octobre et de novembre, il est procédé aux éliminations successives. En décembre a lieu l'attribution du prix entre quelques concurrents qui ont résisté à la double épreuve préliminaire. Et comme pour les ministrables, au temps des crises politiques, des listes circulent parfois tendancieuses. Vais-je ici faire des pronostics ? Pas précisément. A l'heure où j'écris, bien des noms encore sont mis en avant et il en est qui

reviennent périodiquement chaque année. Il n'y a pas lieu d'en tenir compte ici. Ce sont de vieux abonnés. Toutefois il y a des partants sérieux : Jules Romains, avec sa *Lucienne* où ne subsiste plus d'unanimisme, Léon Werth : *Dix-neuf ans*, les éveils de la puberté et l'initiation amoureuse des potaches, une petite, toute petite éducation sentimentale ; Paul Souchon, *Le Meneur de Chèvres*, auteur par ailleurs de ce récent et curieux recueil de poèmes malgaches : *Les Regrets de la Grande Ile* ; Valéry Larbaud, qui a réédité son *Barnabooth* ; Albert-Jean, délicat poète qui a publié déjà plusieurs romans ; Max Jacob, de qui on cite des mots et des traits évangéliques. Il y a surtout *l'Âme en friche*, d'Edmond Rocher, une sorte d'autobiographie cruelle, poésie et réalisme, diptyque de nature et d'art, ouvrant des perspectives profondes sur la psychologie d'un enfant abandonné. En lui revit Jules Vallès. Il y a aussi *Ouvert la Nuit*, de M. Paul Morand, un recueil de nouvelles ardentes, audacieuses, originales et d'un style qui ne rappelle ni Racine, ni Châteaubriand. Et on parle beaucoup aussi de Gaston Picard, né sous une bonne étoile et qui présente ses *Voluptés du Mauve*, un livre d'amour et d'aventures pour « gens qui n'ont pas froid aux yeux » et que ne préfacerait certainement pas M. Henri Bordeaux. Et voici qu'on annonce encore *La Maison du Bord des Sables*, étrange et romanesque histoire de passion et de tourment signée par Henry-Jacques, qui s'est déjà essayé dans le fantastique et le merveilleux avec *Le Voyageur de Nuit*, et qui a signé cette *Symphonie héroïque* au lyrisme abondant et sonore. M. Jean Viollis (*La flûte d'un sou*) aura ses partisans, mais nous savons depuis longtemps ses qualités de conteur et d'écrivain.

Ce n'est pas tout : on cite en outre Jean Vignaud avec *Niky*, Mme Magali-Boisnard avec *l'Enfant Taciturne*, récit symbolique, d'une rare et puissante poésie et qui se déroule à l'orée du Sahara, et puis *les Thibaut*.

Il est assez dans les habitudes de ces Messieurs du Grenier de nous réserver quelque surprise par leur vote. Il y a cette année au moins cinq volumes qui méritent le prix, m'a confié l'un d'eux. En pareil embarras, c'est souvent un sixième qui l'emporte. Qui sera l'outsider ? M. Gérard-Gailly, peut-être. Son *Tchirougougou* unit l'esprit, la fantaisie et une plaisante intri-

gue à la finesse du style. Ou bien, M. Adrien Le Corbeau, qui a donné dans *Le Gigantesque* le poème en prose de l'arbre ? Ou ce Marmouset mystérieux (1) qui sort à point *Au lion tranquille* et traîne après soi une légende de mauvais garçon ayant fréquenté, non point en amateur comme Francis Carco, les milieux interlopes, mais frère intellectuel de *Jésus-la Caille*, de *N'a qu'un œil*. Ou bien sera-ce celui que je n'ai point nommé ? Mais il me paraît improbable que l'élu de demain obtienne le retentissement du nom de René Maran, notre Châteaubriand noir. (2) Son *Batouala* (162e mille) concurrence la vogue du *Feu* de Barbusse et, grâce un peu à ses « obscurs blasphémateurs », a fait en moins d'un an, traduit en anglais, en allemand, en espagnol, voire en japonais, le tour du monde.

Quant à ceux qui voudront connaître mieux du Grenier, de l'Académie des Goncourt, du Testament et de l'Institution du fameux prix, je leur conseille de se reporter aux études fort documentées, judicieuses et indépendantes qu'a publiées M. Léon Deffoux dans diverses revues et qu'il vient de condenser dans le premier fascicule de *Vingt-cinq ans de littérature française*. M. Léon Deffoux, tant par son *groupe de Médan*, en collaboration avec Emile Zavire, que par son *Académie de Belles-lettres* et son *Joris-Karl Huysmans et les Pères Salésiens*, avait déjà élucidé bien des questions intéressant l'Académie Goncourt. Le voici tout prêt à être l'historiographe des Dix. Et c'est pourquoi, sans doute, il néglige volontiers pour son œuvre critique les dons du romancier qu'il porte en lui, comme l'atteste cette nouvelle, sobre et forte, sous ce titre : *Un communard*. A l'heure où M. Tout-le-Monde, emboîtant le pas à Fernand Vandérem, signale les lacunes et les insuffisances de nos *Histoires* et *Manuels de Littérature*, on aimerait savoir qu'un homme de l'information, de la compétence et du goût de M. Deffoux se propose d'y remédier par un ouvrage complet sur la période contemporaine. Ce qu'ont fait en Belgique, MM. Maurice Gau-

(1) Renseignements pris aux « Marges », Marmouset serait le pseudonyme de Lucien Nicolas. Je me défie. Sous ces deux prénoms, je flaire une mystification de haute envergure.

(2) Cette opinion est uniquement celle de M. Léon Bocquet. (N. D. L. D.)

chez ou M. H. Liebrecht, pourrait être utilement entrepris en France.

* * *

Il y faudrait en particulier ouvrir un grand chapitre sur la Poésie lyrique d'aujourd'hui. On y mettrait en belle lumière le génie d'un Louis Le Cardonnel qui est un des plus purs inspirés de ce temps et que nos « manuelistes » n'ont pas encore découvert ou s'obstinent à ignorer au profit de fades versificateurs ou d'insipides joueurs de flutiaux. Et pourtant, « Louis Le Cardonnel est le poète par excellence », comme me le disait l'autre jour M. Eugène Langevin, qui s'honore de la pure amitié du prêtre-poète. Tous les mots qui servent à épuiser l'idée du poète lyrique lui conviennent. Son vers est majestueux, son intonation grave et augurale. La nature qu'il a chantée est toute pleine d'âme. Il la peint à larges traits. Ses paysages qui sont surtout de Toscane et d'Ombrie, ont toujours avec le charme virgilien et le bleu élyséen, la noblesse, l'ampleur, l'espace. »

Et M. Langevin me récitait, à l'appui de ses affirmations, prêchant d'ailleurs un vieux converti, ces vers des *Carmina sacra*.

Dans ce jour qui finit comme tous les beaux jours,
Tandis que de grands bœufs aux fronts cornus et lourds
S'en reviennent suivis de leur pâtre tranquille,
Le poète, tout seul, retourne vers la ville.
Mais avant que son pas ait rejoint les maisons,
Il égare sa vue aux lointains horizons.
Il laisse sa pensée errer, lente et sereine,
Des collines sans fin à l'idyllique plaine.
Sous la lumière d'or de l'astre qui descend.
Son esprit s'élargit ; il sourit au passant
Il regarde, le long du sentier qui serpente,
Les calmes oliviers grimper de pente en pente.
Il a tout oublié des maux longtemps soufferts,
Son âme est rayonnante ainsi que l'Univers.
Pour l'élever plus haut que toi-même, ô Nature,
Tu lui parles au cœur, de ta voix grave et pure.

Devant cet orbe en feu disparaissant là-bas,
Il rêve d'un soleil qui ne se couche pas ;
Et doucement, avant que sa clarté ne meure,
Il bénit et l'espace et la saison et l'heure.

Douce sérénité ! Verbe adorant auprès du verbe qui admire et décrit. Est-ce l'influence d'Assise où vit le poète et où survit la suavité séraphique du *Poverello* ? Peut-être. Mais comme ce lyrisme sacerdotal, parti du souvenir classique de Virgile, se transforme, devient religieux, chrétien, liturgique. Et comment, à l'accent de cette voix, ne point évoquer ce divin *Cantique au Soleil* de frère François, mystique et sublime chantre aux effusions inoubliables de candeur :

« Très-Haut, tout-puissant et bon Seigneur, à vous appartiennent les louanges, la gloire et toute bénédiction. On ne les doit qu'à vous, et nul homme n'est digne de vous nommer.

Loué soit Dieu, mon Seigneur, à cause de toutes les créatures, et singulièrement pour notre frère Messire le Soleil qui nous donne le jour et la lumière ! Il est beau et rayonnant d'une grande splendeur, et il rend témoignage de vous, ô mon Dieu !

Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour notre sœur, la lune, et pour les étoiles. Vous les avez formées dans les cieux, claires et belles !

Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour mon frère le vent, pour l'air et le nuage et la sérénité de tous les temps, quels qu'ils soient ! car c'est par eux que vous soutenez toutes les créatures !

Loué soit mon Seigneur, pour notre sœur l'eau, qui est très utile, humble, précieuse et chaste.

Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour notre frère le feu ! Par lui, vous illuminez la nuit ; il est beau et agréable à voir, indomptable et fort.

Loué soit mon Seigneur pour notre mère la terre, qui nous soutient, qui nous nourrit et qui produit toutes sortes de fruits, les fleurs multicolores et les herbes.

Loué soyez-vous, mon Seigneur, à cause de ceux qui pardonnent pour l'amour de vous, et qui soutiennent patiemment l'infirmité et la tribulation ! Heureux ceux qui persévéreront dans la paix ! car c'est le Très-Haut qui les couronnera. »

La fraîche et naïve poésie que celle des Fioretti, la merveilleuse histoire que celle de Saint-François et des Trois Compagnons, la séduisante figure que celle du bon pauvre, telle qu'elle est retracée aux fresques des chapelles italiennes et telle qu'elle se précise aux souvenirs de ceux qui s'en vont rêver parmi les vieilles villes, les ermitages et couvents de l'Ombrie ! Visage auréolé de légende et de poésie comme on comprend bien l'action du Saint sur les âmes et les imaginations !

A l'âge où j'étais écolier, il me souvient d'avoir lu une *Vie de Saint François*, qui était admirable de piété et d'intelligente compréhension de l'humaine beauté de ce saint. Les pages ont du moins laissé dans ma mémoire des traces fulgurantes pareilles aux stigmates sur la chair du *Poverello*, pareilles aux ailes lumineuses de l'Archange portant la Croix du Christ. C'était l'histoire du fils de Bernadone par le R. P. Léopold de Cherancé, de l'ordre des frères mineurs. Depuis j'ai essayé, en vain, de retrouver cet ouvrage chez les libraires ou bouquinistes, dans les catalogues ou les boîtes des quais. Si quelqu'un de mes lecteurs rencontrait ce livre, je lui saurais gré de me le signaler. Et si la chose advient, il est bien possible que je me prépare une grosse déception. On n'aime plus dans l'âge mûr les choses qui plaisaient dans la jeunesse. Les idées changent, le cerveau a d'autres exigences. Qui sait si l'hagiographie du R. P. de Cherancé, qui tant m'a réjoui, ne va pas me paraître vague, froide, insipide.

Les biographies de Saint François ne manquent pas. Et j'ai lu en particulier celle de M. Joergensen, traduite par M. Théodore de Wyzewa, et où s'allient des qualités qu'il n'est pas commun de rencontrer ensemble : l'érudition et la poésie. M. Johannes Joergensen est d'ailleurs un poète, qui de darwiniste et athée, en pèlerinant dans l'Allemagne catholique et l'Ombrie, a trouvé la foi, après diverses étapes spirituelles, sur les mêmes chemins où errèrent les pieds nus de François. Et peut-être que M. Paul Sabatier, à méditer par les mêmes routes, fera-t-il aussi le geste du croyant. Il flotte, dirait-on, dans l'atmosphère d'Assise du ravissement et quelque chose de l'onction mystique qui fait le charme et l'intimité du rénovateur de l'esprit monastique au XIII^e siècle. Il faut lire, pour se rendre compte de la grâce ombrienne émue d'un souvenir

d'allégresse franciscaine, telles pages que M. Gabriel Faure occupe dans *Printemps* à décrire la vocation de Sainte Claire, Claire qui fut la plus tendre et la plus pure fleur du parterre franciscain.

Autour de l'idylle idéale, il existe aussi bien toute une littérature délicieuse qui exalte l'humilité, la simplicité de vie et de cœur qui furent l'apanage de François d'Assise. Le saint a surtout inspiré les poètes. Son dernier biographe en vers est Emile Ripert, un fils de cette Provence harmonieuse, d'où était venue la mère du Père Séraphique, au temps des amoureux troubadours. *Le Poème d'Assise* de M. Ripert mérite une mention spéciale, non seulement parce qu'en un âge brutal, il loue le renoncement et l'austérité ou qu'il se contente d'un style familier et souvent de l'assonance sans orgueil au lieu de somptueuses rimes, mais encore pour la leçon de patience et de persévérance qu'il contient. M. Emile Ripert raconte dans une préface superbe de sincérité qu'ayant écrit son poème avant la guerre, « un grand éditeur et le directeur d'une grande revue ne le jugèrent pas susceptible d'être publié ».

Le manuscrit s'en alla dormir dans un tiroir où la guerre faillit le faire oublier. Puis, après quatorze ans de sommeil, l'œuvre née dans la fougue d'un juvénile enthousiasme, fut écourtée, corrigée, élaguée de quelques imperfections apparues à l'expérience, dactylographiée et de nouveau communiquée à un grand éditeur. Celui-ci « le refusa parce que c'était un poème ». Mais il advint que le recueil obtint un prix de l'Académie Française et vit dès lors, heureusement, finir pour lui la crise de l'édition. Maintenant, il y a, dans tout cela une question de chance, et rien ne prouve qu'un débutant ou un apprenti du succès verra, de même que M. Ripert, son obstination et sa foi couronnées. Mais il importe, d'après cette aventure, de ne point se laisser décourager. Et c'est l'enseignement assez inattendu de cette chronique commencée dans l'atmosphère de maisons de tolérance, où se meut le jeune roman contemporain, et terminée en plein azur mystique sur les hauteurs de la béatitude extatique.

LEON BOCQUET.